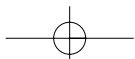
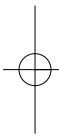
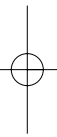


GARDEN-PARTIES



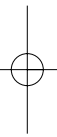
Alain Voline

GARDEN-PARTIES

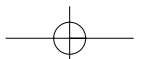
roman

JC Lattès

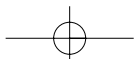
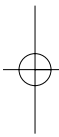
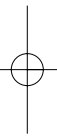
17, rue Jacob 75006 Paris



ISBN : 978-2-7096-2943-0
© Éditions Jean-Claude Lattès, 2007



*À ma mère, Yvette Marthe Praneuf
(« pré neuf » en dauphinois)*



Dimanche 11 juillet 1976

Le parc des Grisards occupait 2 hectares en lisière de forêt, au sud de Barbizon. Du portail à la maison bourgeoise tapissée de lierre et de vigne vierge, je comptai 230 pas et 28 paires de marronniers d'alignement. Tout en grimpant les marches du perron de pierre, je convertis malgré les aboiements des chiens : 140 mètres d'allée principale gravillonnée plus 56 arbres taillés me vaudraient plusieurs milliers de coups de râteau le matin et plusieurs millions à l'automne.

Soucieux de ne pas relancer l'excitation des chiens en sonnant, j'attendis devant la porte vitrée que chacun eût terminé de m'annoncer. Le plus gros, un mâle bull-terrier blanc et rose, griffait le panneau de verre en exhibant la denture de sa gueule démesurée. L'autre, une femelle fox-terrier, bondissait sur le carrelage du hall.

Du point de vue du jardinier, rien n'est pire qu'un couple de ces animaux. Ils défoncent les plates-bandes, aboient et poursuivent le premier qui bouge, bornent leur territoire de giclées puantes et de crottes à vomir. Par deux, ils possèdent une raison supplémentaire de galoper avec bruit grâce à la possibilité de s'asticoter. Enfin, leur qualificatif a valeur d'euphémisme.

Mon enthousiasme douché, je reconsidérerai le cas de la haie vive doublant la barrière côté rue. Poussée en hauteur, dégarnie du pied, elle avait besoin d'une coupe qui la rendrait encore plus affreuse. Ce piètre résultat immédiat me vaudrait l'incompréhension réprobatrice du docteur Brucke. Quant aux grisards, énormes peupliers hybrides qui avaient donné leur nom au parc, ils

Garden-parties

dominaient par la taille mais aussi par la multiplication de drageons le long des racines superficielles. Mon employeur n'apprécierait pas d'avoir à choisir entre l'avenir des pelouses et l'abattage de ces arbres.

Il était temps de rebrousser chemin. Je savais maintenant pourquoi on m'avait tendu les bras au téléphone. Malmené par de prétendus jardiniers, le parc faisait peur aux vrais.

Madame Brucke me coupait la retraite au bas du perron.

— Les chiens ne m'obéissent pas vraiment. Voulez-vous visiter le parc ?

Je posai ma valise en tôle ondulée d'aluminium, descendis ensuite les marches du grand escalier des Grisards sous le regard mutin d'un mannequin menu, cependant pourvu de rondeurs appétissantes pailletées de roux.

Tout était roux chez madame Brucke, sauf sa robe de coton blanc. Cheveux roux en casque, taches de rousseur, regard clair, lumineux et... roux.

— Bonjour, madame, dis-je, hypnotisé.

Arrêtés sur l'avant-dernière marche en partant du haut, mes 180 centimètres me firent tendre la main à une altitude inhabituelle, vu les circonstances et la petite taille de madame Brucke. Sandales à semelles plates et gonflant des cheveux compris, elle devait culminer à 160.

— Bonjour, monsieur Sans, répondit-elle, un brin moqueuse.

Elle emprisonna ma main dans les siennes puis la tourna paume vers le ciel et baissa les yeux sur la seule ligne qui l'intéressait.

Un rire de gorge. Ma main retomba. Une brise légère agitait les feuilles des grisards avec un bruit de pluie caractéristique, ramenait des mèches de cheveux autour de la bouche petite et charnue, soufflait par

Garden-parties

vagues un parfum de roses anciennes que je connaissais bien.

Depuis que « La femme est une île et *Fidji* son parfum », les instincts sublimés de Vendredi s'éveillent en moi lorsque je détecte cette signature. Mais la brise mélangea Shell à *Fidji* et un grondement de moteur me rappela au respect des convenances.

— Mon mari, murmura madame Brucke.

Une grosse Chevrolet blanche découvrable remonta l'allée des marronniers en faisant gicler le gravillon. Le véhicule s'immobilisa, parallèle aux marches. Le docteur Brucke en sortit, me tendit la main, broya la mienne.

— Autant régler les questions administratives. On va passer par-derrrière à cause des chiens.

Je notai son pas tonique, admirai sa carrure de lutteur. Il portait une chemise Lacoste blanche et un pantalon du même blanc aux plis cassés sur des tennis de cuir blanc. Sa tenue, celle de sa femme, le poil des chiens, la carrosserie de la Chevrolet, les flancs des pneus et le Skaï des sièges témoignaient d'un choix maniaque arrêté sur le blanc.

— La rocaille, indiqua le docteur Brucke, index pointé vers plusieurs blocs de grès massifs. Soignez-la : elle est juste en face de mon bureau.

Son bureau possédait une entrée sur la façade nord de la maison. La fenêtre cadrerait les rochers. Un bosquet limitait la vue à ce chaos stérile.

— Asseyez-vous, monsieur Sans. J'ai quelques renseignements à vous demander, un papier à vous faire signer... Ma femme s'occupera de votre installation.

Je m'assis, dos à la fenêtre, devant la table de travail du docteur Brucke. Épaisse, elle supportait des piles de livres d'art, revues et catalogues, tous consacrés au cyclisme. Le plateau disparaissait sous ce fatras protégé des courants d'air par le poids de divers pignons.

Garden-parties

— Vous faites du vélo, monsieur Sans ? Non ? Vous devriez. Buffon estimait que le cheval était la plus noble conquête de l'homme. Dangereux aux deux bouts et malcommode au milieu. À l'encontre du cheval, « la petite reine » fait de vous un roi jamais désarçonné.

Derrière le docteur Brucke, une collection de photographies composait la fresque de ses exploits sur deux roues. De taille moyenne, râblé, le muscle noueux, il ne ressemblait pas au professionnel type mais n'était pas ridicule en culotte collante, noire comme il se doit.

— Tenez, vous me remplissez ça et vous signez ici en n'oubliant pas la mention « lu et approuvé ».

Ma signature sous la mention « lu et approuvé » faisait de moi l'unique locataire en titre du logement que mon employeur mettait à ma disposition et le dispensait de me garder jusqu'au printemps s'il était contraint de se passer de mes services au cours de l'hiver.

Le docteur Brucke lut mes réponses au questionnaire. Son visage resta impassible. Il termina sa lecture par l'examen de ma signature.

— Vous êtes normand ?

Sa bouche large s'était tordue en un rictus de doute.

— Mon père m'a fait avec une Normande en 44.

Le docteur Brucke fit les yeux ronds.

— Mon père était métis.

— Lui aussi ? Hélas ! D'après La Motte-Houdar, l'ennui naquit un jour de l'uniformité. Bah ! le métissage supprimera peut-être le racisme. En attendant, ma bonne est espagnole, le gardien de mon Cabinet de rééducation est algérien. Nous partons en vacances début août. Il faudra vous familiariser avec le maniement de la Chevrolet avant de nous emmener à Orly. Et vous adapter au rythme de la maison. S'il y a un défaut que je n'encaisse pas, c'est la paresse. Des questions ? Non ? Bon, nous sommes le dimanche 11, vous commencerez demain lundi. Votre mois sera court. Je vous demanderai

Garden-parties

donc de travailler le 14 juillet. J'aurai quarante ans le 30, je deviendrai un quadra, vous ne pouvez pas comprendre... Je veux enterrer ma vie de trentenaire avec des amis. Le parc doit être méconnaissable. Alors, je compte sur vous ? N'ayez crainte, vous ne serez pas privé de feu d'artifice : j'en tire un dans la nuit du 31 au 1^{er}.

Cheveux poivre et sel, coupe classique, tempes argentées, le docteur Brucke ne faisait pas son âge mais plus. Il me rebroya la main sur le seuil de son bureau en m'avertissant d'un ton sec :

— Si quelque chose n'allait pas, venez me trouver. N'hésitez pas à me dire : « Docteur, ça ne va pas ! »

Madame Brucke m'attendait, assise sur ma valise à l'ombre des deux séquoïas qui fermaient la perspective du tapis vert. Ce gazon traditionnel bordait l'allée des marronniers, depuis le portail d'entrée des Grisards jusqu'au parking gravillonné de la maison.

— Je suis légère, vous savez !

— Oh, ma valise ne risque rien. Ce serait plutôt le profil de vos fesses...

Madame Brucke se leva pour en juger. La tôle ondulée d'aluminium les lui avait remodelées.

— Je vais aller faire une promenade en vélo. La selle m'aplanira tout ça.

Au bout du tapis vert, la toiture d'un pavillon rustique dépassait d'une cépée de lauriers-cerises. Madame Brucke m'y conduisit.

— Vous logerez ici, dans l'ancienne grange.

L'ancienne grange comprenait un double hangar fermé par des grandes portes à deux vantaux et un grenier à fourrage aménagé en logement. Couvert de tuiles, le toit descendait en visière au ras des fenêtres du logement et abritait l'escalier extérieur, que le lierre envahissait.

Garden-parties

— Passez devant, je vous prie. Les jardiniers se lèvent et se couchent à l'heure des poules, monsieur Sans. Votre chambre donne sur la basse-cour. En principe, vous devriez faire bon ménage.

J'ignorai l'impertinence, escaladai les marches de chène verdies par la mousse. La porte vitrée du logement ouvrait sur la pénombre d'une vaste pièce mansardée. Juste en face, un couloir menait à une seconde pièce.

— Que pensez-vous du séjour ? demanda madame Brucke, impatientée.

— Qu'il est vide. Je plaisante, ajoutai-je aussitôt. J'ai l'impression d'emménager dans un château. Même en étalant tout le contenu de ma valise sur le parquet, je ne réussirais pas à meubler plus d'un mètre carré !

— Je vais vous laisser ranger vos affaires. Dans une heure ou deux, je reviendrai vous voir.

Je posai ma valise, restai indécis. Madame Brucke m'observait en souriant depuis le pas de la porte.

— Vous préférez dormir dans le canapé ou au large dans le canapé-lit ?

Elle me montrait l'angle le plus sombre du séjour, entre la porte et la fenêtre. Deux monuments de la famille des lits reposaient l'un sur l'autre.

— Alors, vous vous décidez ? C'est pour les draps...

— Au large, si ça ne vous dérange pas.

Je partis explorer la chambre, m'arrêtai à mi-couloir et pénétrai dans la salle de bains : longue baignoire à gauche, lavabo avec miroir, bidet, W.-C. au fond, fenestron au-dessus, placard-penderie à droite.

Au bout du couloir, la chambre dominait le poulailler, déserté par les poules pour cause de sieste.

Je retournai dans le séjour, soulageai le canapé du poids du canapé-lit, le coinçai dans l'angle contre le mur de façade. Avec ses trois coussins carrés, je fis un pouf. Et avec les six du canapé-lit, un dossier continu. Ce canapé-lit, je le tirai sur le parquet verni, à travers le défilé du

Garden-parties

couloir, jusqu'au milieu de la chambre. Déplié, il accaparait tout l'espace.

Ma valise contenait une chemise à élastiques refermée sur 500 feuilles de papier-machine dont près de 200 déjà dactylographiées, une machine à écrire Hermès « baby », un plumier rempli de feutres et l'indispensable Petit Robert. Je vidai ces richesses sur le canapé, filai ensuite à la salle de bains avec ma valise dans les bras.

Mon linge n'envahit qu'une étagère du placard. Je suspendis dans la penderie salopette beige et blouson Saint-Laurent rose, cadeau de ma sœur Bidy, casai valise vide et chaussures dessous. Puis je serrai les ustensiles de toilette sur la tablette du lavabo : rasoir Braun, stick de prérasage, brosse à dents électrique. Un coup d'œil sur le rouleau de papier hygiénique pur kraft fourni par la maison et je passai dans la chambre avec les derniers trésors : mon Opinel n° 13 à virole et un litre d'eau de verveine. Grand comme l'avant-bras, l'Opinel me servait de maillet, de transplantoir, de raclette à mastic, de machette. L'eau de verveine, elle, repoussait les moustiques.

Quelqu'un frappait à la porte. Je posai la bouteille débouchée sur le radiateur, à la tête du canapé-lit, gardai l'Opinel à la main.

Madame Brucke entra sans en avoir été priée.

— Je suis censée faire du vélo du côté des gorges d'Apremont, chuchota-t-elle. Mon mari m'a distancée...

J'enregistrai les joues en feu, le souffle court, les yeux écarquillés par la gourmandise.

— Vous en avez un grand couteau ! C'est pour vous défendre ?

Elle mit ses mains sur l'Opinel, emprisonna mes doigts. Les senteurs de *Fidji* enveloppaient l'île, une bouche fruit s'offrait, Vendredi ne répondait plus de rien. Le gravillon crissa dans l'allée des marronniers.

— Je crois que vous n'êtes pas tout à fait prêt, remarqua madame Brucke.

Garden-parties

Elle recula vers la porte, l'ouvrit en souriant.

— Allons accueillir le vainqueur du Tour.

Monsieur rentrait à pied, guidant son vélo de course. Ses cheveux trempés frisottaient sur les tempes.

— C'est pas moi qui vais ranger ta bécane ! grinçait-il à l'intention de sa femme, dont le vélo traînait là.

Il tira les vantaux de la porte la plus proche du poulailler, glissa son vélo dans le bric-à-brac d'un atelier encombré, puant le mazout.

— Ne vous mettez jamais à la colle avec une bonne femme, conclut-il en ressortant.

Madame Brucke suivit Monsieur qui s'éloignait. Je relevai son vélo, entrai dans l'atelier resté ouvert. Les odeurs de mazout provenaient de la chaudière du chauffage central et des jerrycans poisseux alignés devant elle.

L'atelier occupait la surface de la chambre et de la salle de bains réunies. Entassées à même le sol de terre battue, dans le coin gauche, des bottes de paille étanchaient les fuites d'un sac de maïs crevé. Deux sacs de blé, plus petits, mélangeaient leur contenu dans une brouette à ridelles. Entre la porte et la brouette, des outils de jardinage s'imbriquaient sur la carrosserie d'une tondeuse autotractée. Un établi luisant de crasse et surchargé de bidons barrait toute la longueur du mur de droite. Monsieur avait suspendu le cadre du sien à l'étau et au valet de cet établi. Je libérai une place sur son plateau et garai le vélo de madame Brucke boyaux en l'air.

De retour à l'étage, je m'inquiétai de la tournure des événements. Célibataire, en quête de travail, j'étais ici pour jardiner, non pour compter fleurette à une femme mariée. Moi qui ne croyais pas au coup de foudre et me pensais à l'abri des intrigues, je venais de prendre les contours, le style et l'odeur de madame Brucke en plein cœur. Ce n'était pas désagréable. C'était...

L'interphone se mit alors à sonner. J'allai décrocher le combiné, fixé au mur à gauche en entrant.

Garden-parties

— *Bonsoir ! fit la voix de madame Brucke. Je parie que vous n'avez rien à manger. Vous êtes muet ? Qui ne dit mot consent. J'arrive avec ce qu'il faut.*

Intégré au mur séparant le séjour de la salle de bains, le coin cuisine comprenait un évier à deux bacs et une paillasse. Le chauffe-eau, électrique comme la plaque posée sur un petit réfrigérateur, surplombait l'évier. Débranché, le petit réfrigérateur bâillait sur des conserves. Je sortais de la salle de bains après un raccord de toilette éclair.

Madame Brucke se dispensa de frapper, ce qui acheva de me crispier. Elle me mit le panier d'osier contenant pique-nique et draps dans les bras, dressée sur les pointes avec un sourire entendu, mais sa bouche butina l'air.

— Je ne vous plais pas ?

Madame Brucke me jaugea d'un coup d'œil, plongea les mains dans le panier, en retira une paire de draps bleu nuit.

— Vous préférez dîner avant. Ou peut-être n'avez-vous jamais fait l'amour.

— Pas avec une professionnelle, non.

La gifle m'aplatit le nez. La porte d'entrée claqua sur madame Brucke.

Les Blancs rougissent, les Noirs rougissent mais cela se remarque moins. Métis, je rougis aussi, de honte et non du fait de la gifle, me traitai de noms de tubercules, maudis mon incapacité à savourer l'instant présent par refus viscéral d'obéir. D'obéir à quoi ? à qui ? Sans doute à celle dont aucun de mes rêves ne m'avait prévenu de la possible existence, de son éventuel et irrésistible pouvoir. Contre lequel je me cabrais déjà.